

tait qu'un pour Chervin; mais, avant de s'embarquer pour le Nouveau-Monde, il voulut payer son tribut au pays, en s'unissant, dans un élan patriotique, à ceux qui prenaient volontairement les armes pour la défense du territoire. Généreux, mais impuissant effort d'une ame qui n'obéissait qu'à de nobles inspirations !

Enfin, en 1814, il aborde aux Antilles et touche le sol de la Guadeloupe, patrie de la fièvre jaune, terre inhospitalière qui entr'ouvre quelquefois ses entrailles pour engloutir ceux de ses enfants que le fléau a respectés.

A l'arrivée de Chervin, depuis cinq jours seulement, cette île était redevenue française, et à ce bonheur elle joignait celui d'être délivrée depuis peu de temps de la fièvre jaune; mais cet état de calme ne devait pas durer. Au printemps de 1816, le fléau reparait et moissonne la plupart des Européens, colons ou militaires. Chervin se multiplie pour étudier la maladie sur tous ses points, dans toutes ses phases. Rien ne le rebute dans ses investigations : les difficultés de localités, les chaleurs tropicales, l'effroi de la population, il brave tout pour rechercher à travers mille dangers, et à toute heure du jour et de la nuit, dans les débris pestiférés des victimes (1), la cause du mal, les lésions qu'il laisse après lui, les moyens de le prévenir. Ces travaux portent leurs fruits ; des modifications heureuses sont apportées au traitement de cette horrible maladie, qui, dès ce moment, compta moins de victimes.

Des traces à peu près constantes d'inflammation ou de congestion capillaire sur la surface muqueuse intestinale, lui décèlent que le traitement tonique et surtout l'usage du

(1) A la Pointe-à-Pitre seulement, il pratiqua plus de cinq cents ouvertures de cadavres, et beaucoup de ses nécropsies lui coûtaient de 20 à 30 francs.